

**CARACTÉRISATION IDENTITAIRE
DE LA PLACE D'ARMES
DE MONTRÉAL**

26 février 2009

JONATHAN CHA
urbanologue | architecte paysagiste

GROUPE CARDINAL HARDY

CARACTÉRISATION IDENTITAIRE DE LA PLACE D'ARMES DE MONTRÉAL

La caractérisation identitaire de la place d'Armes rassemble les éléments d'usages et de formes révélateurs de l'occupation et de l'évolution de ce haut-lieu montréalais. Elle présente les acteurs sous-tendant les principales fonctions et figures de la place ainsi que certains événements leur étant associés. La caractérisation morphologique et sémantique présente les éléments identitaires significatifs à la constitution et la compréhension de la place d'Armes. Elle contribuera à faire émerger les indices orientant le parti d'aménagement.

Le pouvoir seigneurial, l'idéal divin et le cœur religieux de Montréal

La place d'Armes est le fief des seigneurs de l'île, les Sulpiciens. Pendant près de deux siècles, ils y exerceront leurs pouvoirs politique et religieux. Ils y établiront leur deuxième séminaire, l'église paroissiale, la première école de garçons fondée en 1686¹, traceront le plan de la ville et élaboreront la place de la Fabrique. Les Sulpiciens « exercent le pouvoir religieux jusqu'à la création du diocèse en 1836 et un pouvoir civil en tant que seigneurs de l'île à partir de 1663 jusqu'à l'abolition du régime seigneurial en 1854. Par leurs œuvres sociales et éducatives, les Sulpiciens jouent un rôle de premier plan dans le développement de Montréal »². Dès 1660, ils projettent de doter la ville d'une église paroissiale. Un emplacement de quatre arpents situé sur la rue Saint-Paul à proximité de la place Royale et du premier séminaire des Sulpiciens est réservé à cette fin³. Cependant, les conditions du terrain, régulièrement victime d'inondations, incitent les seigneurs à opter pour un site géographiquement à la « hauteur » de leurs ambitions, au point haut du territoire, c'est-à-dire au sommet de la butte sur le coteau Saint-Louis, surplombant ainsi le premier séminaire.

C'est que le terrain désigné n'était pas avantageux. Outre qu'une seule avenue y conduisait, il avait l'inconvénient de retenir l'eau de pluie à cause des petits valons dont il était entouré : ce qui aurait rendu précaires les voûtes qu'on désirait y construire. De plus, M. Dollier de Casson, le Supérieur de Saint-Sulpice, préférait placer la nouvelle église au sommet de la côte, où il allait bientôt commencer un nouveau séminaire et tracer la rue Notre-Dame, tant pour l'« embellissement de la ville, disait-il, que pour la commodité des habitants »⁴.

¹ Le bâtiment servira ensuite « le Cabinet de lecture paroissial, où furent dispensés les premiers cours de droit et de médecine de l'Université de Montréal ». Guy Pinard (1988), *Montréal, son histoire, son architecture, Tome 2*, Montréal, Éditions La Presse et Éditions du Méridien, p. 338.

² Musée David M. Stewart (1992), *Mission Montréal. Les congrégations religieuses dans l'histoire de la ville*, Montréal, Éditions Fides, p. 15.

³ Arkéos inc. (2007), « Place d'Armes et ses abords, Vieux-Montréal. Étude de caractérisation du patrimoine archéologique », étude réalisée pour la Ville de Montréal et le Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec, p. 19.

⁴ Maurault, Olivier (1957), *La Paroisse. Histoire de l'église Notre-Dame de Montréal*, Montréal, Thérien Frères limitée, p. 10.

Le premier temps fort de l'histoire de l'urbanisme montréalais correspond à la création du premier plan de développement de Montréal en 1672⁵. Le tracé régulateur⁶ témoigne d'une « nette volonté d'ordonner le développement physique, économique et social de la communauté naissante »⁷. La décision d'ériger une église paroissiale est à la base de l'organisation spatiale que Dollier de Casson (1636-1701), supérieur du séminaire ayant acquis des connaissances en architecture et en ingénierie en France et Bénigne Basset (1639-1699), arpenteur, greffier de la justice et notaire royal, donnent à Montréal. « *That de Casson should undertake such a task reveals how close was the relationship of Montreal with its seigneurs* »⁸. Ils souhaitent situer l'église au centre d'une grille afin d'en faciliter l'accès et d'augmenter sa force symbolique. L'église s'impose comme le « déterminant socioculturel le plus significatif de la petite Cité »⁹. De style jésuite, l'église de pierre de taille prendra le patronyme Notre-Dame en l'honneur de la Vierge Marie, Dame de l'Île et patronne des habitants. Sa construction s'amorce en 1672 pour se terminer en 1683 ; elle sera ensuite agrandie de 1720 à 1739 suivant les plans de Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry. Le tracé des rues découlera de ce positionnement stratégique. Le plan suggère une trame orthogonale caractérisée par trois longues rues parallèles au fleuve Saint-Laurent (Saint-Jacques, Notre-Dame et Saint-Paul) et sept courtes rues perpendiculaires (Saint-Pierre, Calvaire, Saint-François, Saint-Joseph, Saint-Lambert, Saint-Gabriel et Saint-Charles) dont la largeur varie entre 18 et 30 pieds¹⁰. Suivant les préceptes d'Alberti, « les rues principales sont droites, larges et coupées à angles droits par les petites rues »¹¹.

La hiérarchisation des rues est donc le second attribut du plan de Casson et Basset. La volonté du seigneur est claire : la prééminence doit être accordée à la « grande rue » Notre-Dame. Première rue ouverte sur la crête du coteau, la rue Notre-Dame traverse la ville d'est en ouest et est également la plus large, avec ses 30 pieds français (9,7 m). Elle encadre de plus une magnifique perspective se terminant sur la façade de l'édifice religieux. L'église participe « sans équivoque d'une volonté de créer à partir de la rue Notre-Dame une perspective durable sur l'église, renforçant dans l'esprit des fidèles le prestige et l'importance du clergé dans l'ordre social »¹². Surélevée et centrale, contournant l'église Notre-Dame, la rue devient le symbole du pouvoir religieux. C'est en suivant cette logique que les communautés

⁵ Cf. Jean-Claude Robert (1994), *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art Global inc. et Éditions Libre Expression, 167 p. Il propose quatre temps forts de l'histoire de l'urbanisme montréalais : 1- le plan de Dollier de Casson en 1672, 2- les travaux des fortifications de 1687-1689, 3- les travaux des fortifications de 1717-1744 et 4- l'opération d'aménagement de 1802-1817.

⁶ Système de tracé géométrique sous-tendant la composition urbaine.

⁷ Jean-Claude Marsan (1974), *Montréal en Évolution. Historique du développement de l'architecture et de l'environnement montréalais*, 2^e édition, Montréal, Éditions Fides, Montréal, p. 95.

⁸ Kathleen Jenkins (1966), *Montreal. Island City of the St. Lawrence*, New York, Doubleday & Company, Inc., p. 62.

⁹ Marsan, *op.cit.* : 107.

¹⁰ Cf. Société historique de Montréal (1749), *Voyage de Kalm en Amérique*, p. 55-56, tiré de Marsan *op.cit.* : 94.

¹¹ Alberti pensait que les rues devaient être larges et droites dans les villes importantes. Tiré de Reys, *op.cit.* : 10. Cf. Leon Battista Alberti (1485), *L'Art d'édifier*, traduit du latin par Pierre Caye et Françoise Choay en 2004 (*De re aedificatoria*), Paris, Éditions du Seuil, 595 p.

¹² Arkéos, *op.cit.* : 20.

religieuses s'y installeront graduellement, d'abord les sulpiciens, ensuite les récollets et finalement les jésuites.

La distinction entre une basse-ville et une haute-ville constitue le troisième facteur déterminant du plan de Casson et Basset. Le plan compose avec le parcellaire primitif tout en tenant compte de la topographie du site. Il tire parti de la forme allongée du site s'étirant entre le fleuve et le ruisseau Saint-Martin. La fonction marchande du secteur de la place du Marché, en bordure du fleuve, est conservée et amplifiée par l'ouverture de la rue Saint-Paul, la rue la plus étroite. Toutes les activités ayant trait au commerce se dérouleront en basse-ville. La haute-ville sera organisée autour de l'église Notre-Dame et de la future place d'Armes. Cette ségrégation des fonctions n'est pas sans rappeler la logique italienne des *piazza del Duomo et piazza delle Erbe* ou *del Mercato*, équivalents de la place de l'église et de la place du Marché.

Dans le « Plan de Ville-Marie », le dégagement au nord et à l'ouest de l'église est nommé « contours de ladite Église ». Rappelons-nous que l'origine historique de la place provient de la structure existante et existentielle de la ville, la rue. La place, dans sa première vie, représente l'extension ou le rélargissement de la rue. La dénomination *platea*, terme grec puis latin, confirme ce statut de la place par sa signification de « rue large [et d']endroit où les habitants d'une ville peuvent se rassembler ». La rue et les contours s'élargissant et prenant forme lentement représentent « l'embryon de [la] place d'Armes »¹³. La place voit donc le jour à titre de simple rélargissement de la rue Notre-Dame aux abords de l'église. Sans la volonté d'installer une église au milieu de la voie principale, il est difficile de croire qu'aurait existé une place de la haute-ville. Après la fin des travaux de l'église, les « contours de ladite Église » se permutent en vaste terrain libéré et encadré par quelques jardins et résidences. Cette place dégagée surpasse du triple la superficie de la place du Marché en basse-ville. En 1693, les Sulpiciens achètent les terrains nécessaires dans le but de ménager un véritable parvis ayant pour dénomination « place de la Fabrique ».

Ce plan permet donc une distinction nette entre une place en haute-ville et une place en basse-ville. L'une servant le pouvoir religieux et l'autre concentrant les activités commerciales à proximité du port, où se trouve une forte densité d'occupation. Dollier de Casson et Bénigne Basset semblent avoir fait fi du « centre naturel » de Montréal, celui des premiers établissements tel qu'idéalisé par Champlain, en le déplaçant vers le nord, l'éloignant de ce fait de l'activité sociale et marchande. La distinction marquée entre une basse-ville et une haute-ville dans le plan Casson et Basset a pour effet de créer deux pôles et deux places publiques aux fonctions distinctes. Pourtant, une ville de si petite taille physique et démographique n'encourageait et ne nécessitait certes pas une ségrégation des fonctions religieuses, marchandes et militaires en deux places distinctes. La fonction religieuse sera prédominante aux XVII^e et XVIII^e siècles.

¹³ Marsan, *op.cit.* : 97.

Deux cimetières s'établiront en 1691¹⁴ et en 1785 dans l'environnement immédiat de l'église Notre-Dame : l'un situé derrière et au sud de l'église et l'autre situé au nord de la place d'Armes et de la rue Saint-Jacques. De nombreuses inhumations auront également lieu dans les caves et les cryptes de l'église. La forte présence de lieux de sépultures dans le contexte de la place d'Armes la qualifiera de « *God's acre* »¹⁵. « Le parvis de la basilique recoupe une portion importante du cimetière de la première église et que de très nombreuses sépultures s'y trouvent toujours »¹⁶

Devenue trop exiguë, une nouvelle église Notre-Dame est construite à partir de 1824. Les deux édifices religieux se côtoieront jusqu'en 1830. Cette étrange cohabitation témoigne du réel poids religieux de la place d'Armes. Même si un désir formel d'établir une place n'émane pas du plan de 1672, il apparaît que la place d'Armes a toujours existé symboliquement. Le « contour de ladite église » est devenu peu à peu une placette, soit « un élargissement ponctuel de la voirie, fortuit ou voulu »¹⁷.

Indices identitaires

(lieu emblématique du pouvoir seigneurial des Sulpiciens

(une église paroissiale au cœur physique et symbolique du plan de Montréal

(une hiérarchisation des rues et une prééminence de la rue Notre-Dame

(la distinction entre une basse-ville et une haute-ville

(une rue comme 1^{er} parvis

(un vaste vide comme 2^e parvis et initiateur du périmètre de la place d'Armes

Le lieu des rituels religieux et des fêtes civiques

Dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, malgré ses multiples phases d'agrandissement, l'église Notre-Dame ne suffit à accommoder la population croissante et « une bonne partie des fidèles d[o]it assister aux offices sur le parvis de l'église et sur la rue »¹⁸. Conséquence directe de la présence de l'église paroissiale, l'espace de la place d'Armes s'acquittera du rôle d'extension de la nef à une certaine époque et de réceptacle des rituels religieux. Faisant office de parvis, la place est le témoin des célébrations, des mariages et des funérailles se déroulant à l'église Notre-Dame, et ce, depuis plus de trois siècles. Les cortèges traversent la place (en son centre ou en sa périphérie) et les foules se massent le long de la rue Notre-Dame. La place absorbe les débordements de gens. Depuis le XVII^e siècle, l'église Notre-Dame est

¹⁴ Arkéos, *op.cit.* : 21.

¹⁵ Marc H. Choko (1990), *Les grandes places publiques de Montréal*, Montréal, Éditions du Méridien, p. 27.

¹⁶ Arkéos, *op.cit.* : 58.

¹⁷ Benoît Gauthiez (2003), *Espace urbain. Vocabulaire et morphologie*, Paris, Monum, Éditions du patrimoine, p. 134.

¹⁸ Arkéos, *op.cit.* : 24.

le lieu désigné par excellence pour les funérailles officielles, qu'elles soient d'État, nationales ou civiques. Les funérailles s'accompagnent d'une procession ou d'un cortège empruntant la principale voie de la vieille ville, la rue Notre-Dame. Parmi les cérémonies funèbres les plus mémorables, mentionnons celle de sir Georges-Étienne-Cartier (1873), de Pierre Laporte (1970), de Pierre Elliot Trudeau (2000) et de Maurice Richard (2000). Concernant les célébrations du mariage, soulignons le très médiatisé mariage de Céline Dion avec René Angélil (1994). L'église et la place sont également au cœur de multiples célébrations religieuses, notamment celles à l'occasion des noces d'or de Mgr Ignace Bourget (1872), de la visite du délégué apostolique (1877), du congrès eucharistique (1910) et de la visite du Pape Jean-Paul II (1984).

Les célébrations religieuses ne seront toutefois pas les seules à défilé sur la rue Notre-Dame et la place d'Armes. Celles-ci ont un grand pouvoir d'attraction que ce soit pour les parades, les défilés et les visites royales. Les nombreuses parades de la Saint-Jean-Baptiste, la visite du Prince Arthur (1870), la kermesse pour la collecte de fonds au profit du nouvel hôpital Notre-Dame (1884), la Grande « calvacade » historique (c. 1885) et le carnaval d'hiver avec la construction du lion de glace du labyrinthe de glace (1885 et 1887) sont parmi les célébrations ayant eu les plus grands déploiements. La place d'Armes est sans contredit le cœur de Montréal, le « haut-lieu des rassemblements populaires, le passage forcé de tout défilé »¹⁹. Lors de ces rituels religieux et ces fêtes civiques, des milliers de citoyens se rassemblent sur ce lieu. L'église Notre-Dame, la rue Notre-Dame et la place d'Armes conservent depuis plus de trois siècles, une forte valeur symbolique et religieuse. Leur histoire et leurs usages ne peuvent être dissociés.

Indices identitaires

*(la rue Notre-Dame et le premier parvis comme extension de la nef d'église
(des processions et des cortèges sur la rue Notre-Dame et la place d'Armes
(des rassemblements et des fêtes sur la rue Notre-Dame et la place d'Armes
(la rue Notre-Dame et la place d'Armes comme extension du parvis d'église
(lieu de convergence populaire massive lors d'événements métropolitains*

Le lieu d'actions militaires et d'affrontements populaires

L'histoire « armée » de la place d'Armes débute le 30 mars 1644, alors que Montréal est à peine défrichée, lors d'une bataille entre les colons français et les Iroquois. Explorant le territoire en étant précédés d'une meute de chiens conduite par Pilotte, Paul Chomedey de Maisonneuve et ses acolytes

¹⁹ Guy Pinard, (1988), *Montréal, son histoire, son architecture, Tome 2*, Montréal, Éditions La Presse et Éditions du Méridien, p. 45.

rencontrent deux cents Iroquois embusqués. Alors que les troupes battaient en retraite, de Maisonneuve se retrouva seul face au chef iroquois. Résistant à son attaque, de Maisonneuve abattit d'un coup de pistolet l'Amérindien. Aucune certitude ne permet de conclure à l'emplacement exact de ces combats. Les récits historiques suggèrent qu'ils aient eu lieu dans l'environnement immédiat de la place d'Armes. Au fil du temps, la place d'Armes est devenue le lieu de « l'exploit de la Place d'Armes », « le théâtre de ses courageux exploits [...], l'endroit où seul [de Maisonneuve] se mesurait avec le sauvage et lui faisait mordre la poussière »²⁰. Les termes *honneur*, *héroïsme*, *gloire*, *patriotisme* et *nationalisme* sont utilisés pour définir l'action de de Maisonneuve et le combat mené par les colons français. Cet événement et l'ampleur de sa commémoration font de la place d'Armes, le lieu de mémoire du combat et le lieu symbolique de la victoire sur les Iroquois.

Le XVIII^e siècle est marqué par des événements militaires d'importance. La consolidation des fortifications, initialement construites pour se protéger des attaques iroquoises et désormais nécessaires face à la menace d'affrontements avec l'armée anglaise, générera au nord de la place d'Armes, l'édification de bâtiments et d'entrepôts servant les usages de défense. En 1717, Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry recommande que la place adjacente à l'église Notre-Dame soit convertie en place d'Armes. Les autorités répondent à cette proposition de déplacement des manœuvres militaires vers la place d'Armes en 1721, suite à l'incendie ayant détruit une portion de la basse-ville à proximité de la place du Marché²¹. À l'instar de la place du Marché au cœur économique de la Cité, elle servira de marché public et de marché au foin ainsi que de terrain pour les manœuvres militaires, et ce jusqu'en 1823²².

En 1760, à la suite de la Conquête, la place d'Armes devient le lieu hautement symbolique de la reddition de Montréal alors que 3122 officiers et soldats français ayant en tête le marquis de Vaudreuil, déposent les armes²³. Trois ans plus tard, le premier monument de Montréal y est érigé²⁴. Il s'agit du buste de George III, roi d'Angleterre depuis 1760. Quelques années plus tard, le buste sera vandalisé, décapité et jeté au fond du puits Gadoys. Ce buste, qui n'est pas destiné à être un monument public, est réalisé par Joseph Wilton (1722-1803), sculpteur officiel du roi George III.

Envoyé à Montréal en 1766, quelques mois après qu'un incendie ait détruit une importante partie du secteur commercial de Montréal, le buste arrive en même temps que deux pompes à

²⁰ Discours de Sir William Hingston in Anonyme (1895), *Récit-souvenir de l'inauguration du Monument Maisonneuve à Montréal. Le 1^{er} juillet 1895*, Montréal, Eugène Globensky éditeur, p. 34.

²¹ Alan M. Stewart (2004), « La ville fortifiée construite et reconstruite 1685-1800 » in Gilles Lauzon et Madeleine Forget, dir. (2004), *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*, Sainte-Foy, Les publications du Québec, p. 73.

²² Il est pertinent de souligner que c'est sur la place d'Armes qu'ont été érigés les deux premiers puits publics de Montréal ainsi que le premier monument public, un buste en l'honneur de George III inauguré le 7 octobre 1763, trois ans après la capitulation des Français aux mains des Britanniques.

²³ Le marquis de Vaudreuil est le dernier gouverneur général de la Nouvelle-France.

²⁴ La majorité des sources date l'implantation du buste à 1763. Le musée est plus conservateur en la datant entre 1766 et 1776.

incendie et que la somme de 8 500 livres sterling, fruit d'une souscription organisée par le marchand et philanthrope londonien Jonas Hanway (1712-1796) pour venir en aide aux Montréalais. L'histoire de ce monument, symbole de la puissance de l'Empire britannique, est à la fois courte et mouvementée. Au printemps 1775, année où entre en vigueur l'Acte de Québec, des Anglais outrés par les nouveaux privilèges octroyés aux Canadiens français, vandalisent le buste qui disparaît l'hiver suivant, pendant l'invasion américaine. Celui-ci ne sera retrouvé qu'en 1834, au fond d'un puits de la place d'Armes où il aurait été jeté par les envahisseurs américains²⁵.

Dans la période trouble entourant l'indépendance américaine, la place d'Armes est au cœur de la préparation militaire de la ville. En 1775, le Gouverneur Carlton y passe d'ailleurs les troupes en revue avant l'attaque d'une partie de l'armée américaine du général Montgomery. Dans les décennies suivantes, la place continue d'être le site privilégié des manœuvres militaires, notamment en préparation à la Guerre de 1812. La place d'Armes est également témoin de violences populaires. Lors d'affrontements entre des militants de partis politiques opposés en vue des élections de 1832, trois Canadiens sont tués par l'armée britannique. La place se retrouve également exposée aux troubles de 1837-1839. En 1910, la place d'Armes accueille la première commémoration de l'exploit de Dollard des Ormeaux, mort aux côtés de seize hommes lors de la bataille de Long-Sault en 1660, qui aurait permis de repousser l'invasion iroquoise.

Indices identitaires

(lieu symbolique des victoires contre les Iroquois

(lieu de parades et d'exercices militaires

(lieu de reddition des armes lors de la Conquête de 1760

(premier lieu de commémoration britannique

(lieu de rencontres idéologiques, de combats et de manifestations politiques

(lieu de convergence populaire massive lors d'événements métropolitains

Place marchande et lieu de la quotidienneté

En 1672, Pierre Gadois²⁶ surveille la construction d'un puits public sur sa propriété. Situé dans l'axe de la rue Notre-Dame et devant la future église paroissiale, il s'agit de la première et principale source d'eau potable publique à Montréal. En l'érigeant sur ce site dégagé, il anticipe le plan de Dollier de Casson en

²⁵ Musée McCord, <http://www.musee-mccord.qc.ca/fr/collection/artefacts/M15885§ion=196>, consulté le 18 février 2009.

²⁶ Premier habitant de Montréal à se voir concéder une terre en 1648 par de Maisonneuve. Il sera le quatrième marguillier de l'église Notre-Dame en 1660.

assurant une valeur de localisation au lieu qui deviendra la place d'Armes. Quelques sentiers se situant tous dans le périmètre de la rue Notre-Dame et de la place d'Armes relient alors le puits aux habitations riveraines. Le ravitaillement en eau potable est la première fonction publique du site de la place d'Armes. Un second puits situé au centre de la place sera construit dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. La place servira au fil des décennies de lieu de lecture des décrets et des ordonnances, qui seront prononcés à la sortie des messes. Elle est un lieu de jugements et de justice qui remplit, au-delà des rôles religieux et marchands, un rôle civique. L'église Notre-Dames et le séminaire des Sulpiciens permettra pour sa part aux habitants de connaître l'heure, puisque leurs façades respectives sont dotées des deux premières horloges publiques à Montréal.

En 1693, les Sulpiciens transforment le site en « place de la Fabrique ». Dans ces contours grossièrement définis, la place occupera la fonction de marché public de 1721 à 1823. En 1770, on procédera à l'installation d'une citerne et d'une pompe à incendie au centre de la place. La place constitue alors le cœur de la ville tout en étant un lieu de services. À cette époque, les pourtours de la place sont composés uniquement d'habitations résidentielles, jusqu'au moment où Richard Dillon y ouvre une première auberge en 1785. Dès lors, restaurants, hôtels (Cosmopolitain, Adelphi's, Compain's), commerces et boutiques de luxe viendront graduellement occuper les devantures de la place. Le caractère quotidien et marchand s'estompe au début du XIX^e siècle suite au recouvrement du puits Gadois en 1805 et à la cessation des activités de marché se déplaçant vers le square Victoria. C'est le cadre bâti qui assurera la poursuite des fonctions marchandes jusqu'au milieu du XX^e siècle, moment de leur totale disparition. Aux XIX^e et XX^e siècles, plusieurs kiosques à journaux se succéderont sur la place d'Armes, la place est un lieu d'information.

Indices identitaires

(la place a toujours été libre de bâtiment

(le premier puits de Montréal

(lieu d'annonces publiques

(un marché public

(lieu de services publics (eau, heure, informations, produits de consommation)

La place municipale et la mise en valeur architecturale

À la suite de la Conquête de 1760 et des trois grandes vagues d'immigration britannique (1816-1823 et 1830-1837) et irlandaise (1845-1854), la population montréalaise est dorénavant majoritairement anglophone. La mise en oeuvre du plan des Commissaires confirme que la ville du régime français

s'efface graduellement aux profits de nouvelles structures urbaines britanniques. La multiplication des places, qui deviendront de véritables squares dans les faubourgs en expansion, semble avoir diminué l'importance de la place d'Armes. La vocation de lieu de rassemblement s'estompe à la place d'Armes au profit du vaste Champ-de-Mars, l'endroit privilégié des allées et venues des Montréalais. Parallèlement à ce déplacement des fonctions, la place d'Armes ne perd pas sa centralité symbolique puisqu'on propose de l'agrandir en gonflant considérablement ses proportions vers le nord. Depuis la fin des années 1670, la Place d'Armes est caractérisée par la présence d'une église occupant une portion de sa superficie et l'emprise de la rue Notre-Dame ; une approche aux antipodes de la planification géorgienne. La nécessité d'une nouvelle église pouvant accueillir davantage de fidèles et une cession de terrain seront à la base de la conversion de la place d'Armes en l'un des premiers « *garden squares* » à la britannique de Montréal.

« L'aménagement » de la place d'Armes s'amorce en 1811 alors que la place reçoit un pavage sur l'ensemble de sa superficie. Le marché au foin qui s'y tenait depuis 1721 est transféré vers l'ouest sur le *Hay Market* nouvellement créé suivant le plan des Commissaires. En 1823, la place d'Armes est donc entièrement libérée de ses activités marchandes et en attente d'une nouvelle identité urbaine. Le square de la place d'Armes entame sa gestation en 1824 alors que débute la construction de la seconde église Notre-Dame. Située derrière l'église actuelle, elle est bénie le 7 juin 1829. Les frais pour sa construction ont été couverts par une souscription publique. Le cœur symbolique du plan de Casson et Basset, marque du régime français, se voit réinventé alors que les éléments se mettent en place pour la transformation en square de la place d'Armes. En 1830, l'on procède à la démolition partielle de la première église située au milieu de la rue Notre-Dame. Des hauts murs de pierre semi-circulaires subsistent encore quelques années. À la fin des années 1830, la nouvelle grande église Notre-Dame, maintenant rattachée à d'autres édifices sur deux façades à la manière italienne, fait désormais face à la place d'Armes qui lui sert ainsi d'immense parvis. La vaste place est entièrement orientée vers l'église qu'elle accompagne²⁷, elle en est l'extension naturelle en agissant comme dépendance nécessaire à sa mise en valeur. L'église, à l'architecture fondamentalement anglaise, modifie l'orientation et l'échelle de la place²⁸.

En 1832, le premier maire de Montréal, Jacques Viger, considère encore la place comme un terrain vague, son cadre bâti et son aménagement n'étant pas encore complétés et régularisés. En 1833, un chemin en croix est pavé sur la place et ceint d'une bordure de pierre²⁹. Ceci amorce la transformation en square de la place d'Armes. En 1836, les Sulpiciens cèdent le terrain de la place à la Cité de Montréal. La proposition faite par le Séminaire de Montréal suggère l'abandon à la Cité de la Place d'Armes et d'un lopin de terre adjacent aux bâtiments du Séminaire à condition que les Magistrats – réparent et pavent en pierre de taille le devant de l'église paroissiale – et fassent reconstruire le mur séparant le domaine public

²⁷ Gauthiez, *op.cit.* : 135.

²⁸ Par sa signature austère néo-gothique caractérisée par ses ouvertures ogivales.

²⁹ 1833, Index – séries diverses 1796-1985, AVM.

du domaine des Sulpiciens. Ces propositions sont acceptées et c'est au Comité des Chemins de veiller à la réalisation de ces travaux.

Dès 1837, on s'affaire au nivellement de la place, puis en 1842, l'on procède à l'expropriation³⁰ des bâtisses du côté nord afin d'élargir la rue Saint-Jacques et de favoriser la composition d'un cadre bâti harmonieux. Pendant ce temps, l'architecte et inspecteur de la Cité, John Ostell, se charge de la réalisation des clochers de l'église Notre-Dame construits en 1841 et 1843. Après la démolition de la tour de l'ancienne église, dernier élément témoignant de sa présence passée, la place d'Armes se retrouve ceinturée de deux rues parallèles (Saint-Jacques et Notre-Dame) traversant d'est en ouest la Cité. La place d'Armes nue, alignée et orientée par la monumentale nouvelle église, se repositionne comme le centre de la ville. En 1843, John Ostell, recommande l'ouverture de « nouveaux sites aérés et spacieux » et l'installation de jets d'eau dans les places « pour rafraîchir l'atmosphère d'été »³¹ tout en promouvant l'aménagement de la place d'Armes en square. Ostell manifeste une volonté de créer des squares en « meublant » les places³². Ces interventions ne marquent rien de moins que les premières volontés municipales de transférer le concept de « *garden square* » de l'Angleterre à Montréal. La place d'Armes ne poursuit plus seulement sa propre logique de développement, mais, depuis l'adoption de la nouvelle charte de la ville constituée par John Ostell en 1840, fait désormais partie d'une planification à l'échelle montréalaise.

Sous l'impulsion d'Ostell, la ville fait paver les rues, niveler le terrain et clôturer la place en 1845³³. Un îlot de forme carrée occupe dès lors le centre de la place. Le processus d'aménagement se poursuit sous les règnes de Charles Manuel (1845) et James A.B. McGill (1846-1856), les successeurs d'Ostell au poste d'inspecteur de la Cité. La Ville ajoute en 1848 quatre piliers de pierre surmontés d'ornements pour les quatre entrées aux encoignures de la place. Pour faire suite à l'apparition de la démocratie municipale au début des années 1830, le premier maire de Montréal, Jacques Viger, concevra la devise *Concordia Salus* et les armoiries de la ville à l'effigie des quatre nations fondatrices (française, anglaise, écossaise et irlandaise). La place d'Armes est conçue comme une représentation de l'emblème de l'administration municipale et les écussons de la ville surmontant les piliers de pierre aux quatre coins du grillage confirment cette fonction symbolique.

L'enclos de la place d'Armes concrétise son aménagement en 1849-1850, à commencer par un geste de composition proprement médiéval visant à ériger une fontaine au point mort de la circulation, le centre³⁴.

³⁰ Rapports adoptés année 1842, Index – séries diverses 1796-1985, AVM.

³¹ *Report of the City Surveyor of the various works executed by the road department of the city of Montreal during the year 1843*, AVM.

³² Jean De Laplante (1990), *Les parcs de Montréal. Des origines à nos jours*, Montréal, Éditions du Méridien, p. 31.

³³ Parcs et squares de la Ville en général, 1902-1903, 121-03-06-02, VM44, S3, D13, AVM.

³⁴ Cf. Camillo Sitte (1996) [1889], *L'art de bâtir les villes. L'urbanisme selon ses fondements artistiques*, Paris, Éditions du Seuil, p. 26.

C'est à la suite d'une souscription publique pour l'érection d'une fontaine, qu'un jet d'eau en fer forgé est installé au centre de la place. Les allées sont ouvertes et les parterres de gazons plantés. La place est désormais un « square complanté d'arbres forestiers et embelli d'arbrisseaux et de fleurs ; des allées convenables et bien exécutés ont été construites en dedans de la Place et en dehors tout à l'entour »³⁵. Puis en 1868, la Commission de Voirie propose l'élargissement de la Côte de la place d'Armes pour que « la largeur de cette rue soit, à l'angle de la Petite rue Saint-Jacques, la même que celle qui existe à l'angle de la rue Craig, côté est »³⁶. Malgré une certaine modernisation de cette voie, le square demeure dignement mis en scène à la manière pittoresque des principes artistiques de Buls ou de Sitte par la montée de la côte sinueuse permettant une découverte progressive de l'église.

Le square paysager vient marquer la fin de la place militaire et des affrontements populaires, dont les plus récents datent des rébellions de 1837-1839. L'aménagement contribue à la sérénité de la place et rétablit en quelque sorte la paix sur ce haut-lieu montréalais. La fonction marchande et de rassemblement disparaît alors que la ville compte désormais plusieurs places publiques se partageant les fonctions. Le centre des activités populaires change de nature et devient un square « faire-valoir »³⁷.

D'une place *non finita* aux contours impurs et occupée en partie par une église issue du plan de 1672, la place d'Armes connaît une mutation sans précédent à compter des années 1820. En l'espace de quelques décennies, la place devient le square le plus imposant et prestigieux de Montréal. Un jardin central sert de pivot entre le pouvoir religieux, catholique et canadien français d'un côté et le pouvoir financier, protestant et canadien anglais de l'autre. À l'exception du séminaire, l'architecture française se dissipe au profit d'une architecture britannique. La forme urbaine du square de la place d'Armes porte donc en elle un double héritage. D'abord, une base française issue du plan de Casson et Basset caractérisée par une place non complète dominée par l'église Notre-Dame, celle de 1683 et celle de 1829. Ensuite, une couche britannique par la régularisation de la place et de ses pourtours, l'érection de bâtiments à fonction financière et l'aménagement en jardin du cœur de la place. Il aura fallu deux siècles pour asseoir la personnalité urbaine du square de la place d'Armes. Une personnalité acquise par stratification concordante, c'est-à-dire par une accumulation parallèle de bâti sans discordance majeure, l'ensemble des interventions ayant poursuivi l'œuvre de planification lui étant antérieure.

Indices identitaires

(les pertes des activités militaires et de marché

(le dégagement de la place et de la rue par la démolition de l'église

(une nouvelle église ayant façade sur une vaste place libérée

³⁵ 34.18, rapport annuel du Trésorier de la Cité de Montréal, 1850, AVM.

³⁶ Rapports adoptés par la Commission de Voirie, 1868, VM36, S3, SS2, SSS2, D11 (1867-1869), AVM.

³⁷ Pinard, *op.cit.* : 52.

- (un premier aménagement minéral de la place (pavage)
- (un second aménagement de la place (pavage, allées diagonales, bordure)
- (une transformation en square végétal (fontaine, grille, parterres, arbres)
- (un lieu de « faire-valoir » inscrit dans une planification municipale globale
- (la consolidation du cadre bâti
- (l'ajout d'une logique de planification britannique à une structure française

Le lieu d'excellence institutionnelle et d'innovation architecturale

Changement d'échelle graduel qui s'accroît dans « le dernier quart du XIX^e siècle par des bâtiments beaucoup plus volumineux »³⁸

Le pourtour de la place d'Armes est en constante mouvance au cours des siècles. Des dizaines d'édifices se succèdent afin de répondre toujours aux besoins changeants de la société montréalaise. Malgré la disparition de plusieurs édifices notables, il représente l'évolution architecturale de Montréal et la quête identitaire poursuivie par leur érection. « Ici, un édifice attire votre attention par sa colossale dimension, un autre par la beauté de ses contours, un autre par la hauteur ambitieuse qu'il atteint »³⁹.

Le front sud a toujours servi les intérêts religieux par la présence de l'église Notre-Dame et du séminaire de Saint-Sulpice. Le front nord, après la cession des terrains par les Sulpiciens, l'expropriation des bâtisses militaires et d'habitations et la continuité de la rue Saint-Jacques, se spécialise dorénavant dans le secteur bancaire. La majorité des bâtiments qui s'y succéderont à compter du début du XIX^e siècle seront des sièges ou succursales bancaires ou d'assurances. La banque de Montréal, plus ancien siège social d'une banque au Canada, est celle qui amorce ce mouvement par son implantation en 1818. L'histoire est plus mouvementée pour les fronts est et ouest, initialement occupés par des maisons en pierre. Graduellement transformées en auberges, restaurants et commerces, les maisons sont démolies afin d'être remplacées par des édifices conçus pour abriter des compagnies bancaires et d'assurances au tournant des années 1860. Jusqu'au début du XX^e siècle, les pourtours de la place sont constamment modifiés par des démolitions et des nouvelles constructions. La place d'Armes est sans conteste devenue le cœur financier de la ville et les entreprises rivalisent entre elles en édifiant des bâtiments aux riches façades ornementales. Les styles néo-gothique, néo-classique, néo-Renaissance et Second Empire se côtoient. Le second édifice de la Banque de Montréal, amorcée en 1845 et conçue par John Wells, un architecte britannique immigré à Montréal, est l'exemple le plus concluant. Inspirée du Panthéon de Rome et de la *Commercial Bank of Scotland* récemment construite à Édimbourg⁴⁰, notamment par sa coupole et

³⁸ Arkéos, *op.cit.* : p. 50.

³⁹ Sir William Hingston, *op.cit.*

⁴⁰ Dans la réalisation de la Banque de Montréal, l'architecte John Wells, « a dû se plier aux exigences des administrateurs de la Banque, qui lui ont imposé le modèle de la Commercial Bank of Scotland construite peu de

son portique à six colonnes corinthiennes, elle représente le paroxysme de la projection architecturale d'une « image rassurante reflétant la richesse et le pouvoir »⁴¹. La mouvance et l'excellence du cadre bâti témoignent de la localisation stratégique de la place d'Armes et du pouvoir d'attraction de la place devenue square paysager. Le séminaire de Saint-Sulpice, plus ancien bâtiment à Montréal, la basilique Notre-Dame, plus vaste édifice religieux en Amérique au XIX^e siècle, l'Édifice New York Life Insurance, premier gratte-ciel montréalais, l'Édifice Aldred, l'une des expressions Art déco les plus achevées et l'Édifice de la Banque Canadienne Nationale, évoquant l'architecture miesienne, pour ne nommer que ceux-là, démontrent que la place d'Armes est depuis le XIX^e siècle, un lieu privilégié d'excellence institutionnelle et d'innovation architecturale.

Indices identitaires

(un cadre bâti en perpétuelle transformation

(des fonctions initialement religieuses, résidentielles, militaires et commerciales

(des fonctions ensuite religieuses, institutionnelles et bancaires

(un cadre bâti de très grande qualité architecturale (époques, styles, références)

(des bâtiments construits en fonction de la plus-value paysagère de la place

(un lieu de montre, un emplacement recherché

Le lieu de commémoration de la fondation de Montréal et de l'affirmation canadienne française

Lieu habité depuis les débuts de l'établissement humain par les colons français, la place d'Armes a toujours représenté le caractère français et religieux de Montréal. Malgré la forte immigration et l'implantation d'un modèle paysager britanniques, le square de la place d'Armes, comme lieu, demeure associé aux Montréalais d'origine française et est connu officieusement comme le « square aux Français » ou le « *Old French Square* ».

Le Carnaval de Montréal, grand événement d'hiver se déroulant à Montréal entre 1883 et 1889, est l'occasion de tensions entre les groupes anglophones et francophones de Montréal. Les francophones critiquent le fait que toutes les activités aient lieu dans les quartiers anglophones de l'ouest de la ville et qu'ils ne peuvent en retirer aucun bénéfice économique, touristique et d'agrément. « Suite aux pressions

temps auparavant à Édimbourg ». Cf. Raymonde Gauthier et Pierre-Richard Bisson (1990), *L'architecture de Montréal*, Montréal, Libre Expression, p. 114.

⁴¹ François Rémillard et Brian Merrett (1990), *L'architecture de Montréal. Guide des styles et des bâtiments*, Montréal, Éditions du Méridien, p. 38.

exercées par certains Canadiens français, le carnaval s'étend désormais aux quartiers est de Montréal »⁴² à compter de la troisième année du Carnaval en 1885. La place devient l'un des trois lieux de l'« est » à recevoir des installations et des activités carnavalesques. Un lion de glace et un gigantesque labyrinthe de glace, le « *maze* » seront construits au cœur du square de la place d'Armes, malgré la désapprobation du clergé. La place est alors un lieu de fête et d'affirmation.

À l'occasion du 250^e anniversaire de fondation de Montréal, le temps est venu d'affirmer « le rôle et l'importance de la société francophone dans l'évolution de la ville »⁴³. En remplacement de la fontaine, on y érige par souscription publique, un monument au fondateur de Montréal en 1895. Plus qu'un monument à de Maisonneuve, il représente également des personnages clefs de la fondation de la ville en Charles Le Moyne, premier colon de Ville-Marie, Lambert Closse et la chienne Pilote, Jeanne-Mance et un « chef sauvage », ainsi que les temps forts de l'histoire montréalaise dont la Signature de l'Acte de fondation de Ville-Marie, la Prise de possession par la première messe, l'Exploit de la place d'Armes et la mort héroïque de Dollard au Long-Sault. Le monument incarne l'histoire, le fait français et l'art d'embellir la ville. « Maintenant, on peut voir ici, de tous les côtés, de hautes preuves de richesse, d'une richesse capable de produire ce qu'il faut pour bien embellir et orner un lieu historique »⁴⁴. Ce monument « à la gloire des français nos glorieux ancêtres »⁴⁵, est « un poème, celui des temps héroïques du Canada »⁴⁶.

À l'occasion du tricentenaire de Montréal en 1942, les célébrations passent inévitablement par la place d'Armes. Encore aujourd'hui, la principale cérémonie annuelle marquant l'anniversaire de la fondation de Montréal a lieu au pied du monument Maisonneuve. Ce faisant, la place d'Armes semble être devenue le lieu de commémoration premier de la fondation de Montréal, se substituant ainsi à la place Royale.

Indices identitaires

(*Lieu rattaché à la population et à l'affirmation canadienne française*

(*Lieu de commémoration de la fondation de Montréal, des pionniers et héros*

Le lieu de transit et carrefour des circulations

⁴² Sylvie Dufresne (1980), *Le carnaval d'hiver de Montréal (1883-1889)*, thèse de maîtrise : Université du Québec à Montréal, p. 129.

⁴³ Lafontaine, Luce (2007), « Place d'Armes, Montréal. Évolution urbanistique et architecturale », étude réalisée pour la Société de développement de Montréal, p. 46.

⁴⁴ Sir William Hingston, *op.cit.*

⁴⁵ Discours de l'honorable juge Pagnuello, président du comité du Monument Maisonneuve in Anonyme, *op.cit.* : 47.

⁴⁶ *Ibid.* : 4.

À compter de 1914, la Ville procède à la démolition de l'aménagement de la place d'Armes par l'enlèvement de la grille ouvragée, de la bordure de pierre et des colonnes de pierre ainsi que par l'abattement des arbres. La place redevient entièrement minérale et seul le monument Maisonneuve persiste au centre de la place. Celle-ci devient alors le lieu de transit majeur de la métropole et le « centre névralgique du réseau de la Compagnie des Tramways »⁴⁷. Vingt-six lignes de tramways y convergent, un record à Montréal. Véritable plaque tournante, elle est traversée dans toutes ses directions par des milliers de gens en déplacement. Dans l'entre-deux guerre et après la crise économique, le maire Camilien Houde lance des travaux publics à l'échelle de la ville. C'est dans ce contexte que les vespasiennes dessinées par Jean-Omer Marchand sont érigées sur le côté est de la place en 1929-1931. Elles répondent à une double utilité soit celle de générer de l'emploi et celle de donner des services publics à la population dans un lieu très achalandé de la métropole. Seuls deux modèles de ce type de vespasiennes existent à Montréal.

Lorsque le réseau de transport en commun se modernise, la place demeure un endroit privilégié pour y établir une station de métro. Le Plan général du réseau de métropolitain projeté de la Compagnie des tramways de Montréal en 1944, le Plan du réseau de métro de 1953 par la Commission de transport de Montréal et le Plan du réseau par la Corporation de Montréal métropolitain en 1960 prévoient tous une station à la place d'Armes. Elle sera finalement ouverte plus au nord à l'angle de l'avenue Viger. Aujourd'hui, aucun transport collectif ne dessert la rue Saint-Jacques et une seule ligne d'autobus s'arrête à la place d'Armes. Dans les cinq dernières décennies, la place a perdu son rôle de transit et de carrefour des circulations.

Indices identitaires

(l'élimination totale du square victorien et le retour à une place vide

(trafic dense sur les voies entourant l'îlot

(lieu de convergence des circulations (piétonnes et de tramways)

(la construction de vespasiennes

(ambition puis abandon de la place comme desserte du métro

Le lieu d'entrée dans la modernité et le « hub » touristique

La période moderne n'épargne pas la vieille ville ni même la place la plus chargée d'histoire. Précédant l'ouverture du métro et de la place Ville-Marie, la nouvelle place d'Armes est la « première place publique de Montréal à voir son dessin révisé suivant les préceptes du mouvement moderniste en vogue lors de la

⁴⁷ Benoît Clairoux (2001), *Le métro de Montréal, 35 ans déjà*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH Limitée, p. 8.

rénovation urbaine entamée après la Seconde Guerre mondiale »⁴⁸. La place d'Armes se dote ainsi en 1961 d'un nouvel aménagement hybride entre la typologie de la place et du square. Parmi les éléments de design intéressants, soulignons les fleurs de lys intégrées au sol évoquant un courant de « retour aux origines françaises » en vogue depuis la fin des années 1950 dans les aménagements municipaux. La modernisation de la place entraîne dans son sillon la démolition entière de son front ouest et une partie de son front nord. Les sièges sociaux de la Banque Canadienne Nationale et de la Banque de Montréal se font ériger deux gratte-ciel à cette époque. Selon le programme du nouvel aménagement, la place doit être le parvis de l'église et le monument Maisonneuve le point focal de la place. Délaissée partiellement par les Montréalais, la place d'Armes est désormais le haut-lieu touristique de la métropole. La place podium au centre dégagé est devenu le lieu de rassemblements des touristes multipliant les clichés photographiques. Cette clientèle est dominante, groupée et saisonnière⁴⁹.

Indices identitaires

(la première place publique moderne de Montréal

(un nouvel aménagement hybride entre la place et le square

(une structure orientée vers l'église et le monument Maisonneuve

(une clientèle principalement touristique

Conclusion

Les éléments identitaires caractérisant la place d'Armes, de formes et sens, sont multiples. La place d'Armes a « toujours joué un rôle de premier plan dans l'histoire de Montréal »⁵⁰. « En fouler le sol, c'est pénétrer dans un monde où l'histoire a donné plusieurs rendez-vous »⁵¹. Ces éléments permettront d'orienter et de concrétiser le parti d'aménagement.

⁴⁸ Luce Lafontaine (2009), « Place d'Armes, Montréal. Évaluation de l'intérêt patrimonial de l'aménagement de 1960 », étude réalisée pour la Ville de Montréal, p. 12.

⁴⁹ Des touristes fréquentent la place toute l'année durant, cependant, la saison estivale est la plus achalandée.

⁵⁰ Pinard, *op.cit.* : 334.

⁵¹ Marcel Tessier (2000), *Marcel Tessier raconte, Chroniques d'histoire*, Montréal, Éditions de l'Homme, p. 71.

Bibliographie

Alberti, Leon Battista (1485), *L'Art d'édifier*, traduit du latin par Pierre Caye et Françoise Choay en 2004 (*De re aedificatoria*), Paris, Éditions du Seuil, 595 p.

Anonyme (1895), *Récit-souvenir de l'inauguration du Monument Maisonneuve à Montréal. Le 1^{er} juillet 1895*, Montréal, Eugène Globensky éditeur, 52 p.

Arkéos inc. (2007), « Place d'Armes et ses abords, Vieux-Montréal. Étude de caractérisation du patrimoine archéologique », étude réalisée pour la Ville de Montréal et le Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec, 83 p. + annexes.

Bumbaru, Dinu, *dir.* (1992), *Le Vieux-Montréal. Circuit de visite*, Montréal, Gouvernement du Québec et Ville de Montréal, 30 p.

Cha, Jonathan (2008) « Everything in place », *Canadian Architect*, Vol.53, no-02, février, p. 31-32.

Cha, Jonathan (2008), « Imaginer la place d'Armes. Atelier de design urbain UNESCO de Montréal », *ARQ Architecture-Québec*, no-142, février, p. 12-15.

Choko, Marc H. (1990), *Les grandes places publiques de Montréal*, Montréal, Éditions du Méridien, 215 p.

Clairoux, Benoît (2001), *Le métro de Montréal, 35 ans déjà*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH Limitée, 159 p.

Delfosse, Georges (1983), *Le Vieux-Montréal vu par / seen by*, Montréal, Ville de Montréal, 76 p.

Dollier de Casson, François (1868) [c.1672], *Histoire du Montréal. 1640-1672*, Montréal, La Minerve, 295 p.

Dufresne Sylvie (1980), *Le carnaval d'hiver de Montréal (1883-1889), mémoire de maîtrise : Université du Québec à Montréal*, 214 p.

Dufresne, Lucie et Madeleine Hébert (1983), *Montréal par quartier. Vieux-Montréal Ouest & Est et Westmount*, Montréal, Opuscul, 240 p.

Gauthier Raymonde et Pierre-Richard Bisson (1990), *L'architecture de Montréal*, Montréal, Libre Expression, p. 114.

Gauthiez, Benoît (2003), *Espace urbain. Vocabulaire et morphologie*, Paris, Monum, Éditions du patrimoine, 493 p.

Germain, Jean-Claude (1995), *Le feuillet de Montréal, Tome 2, 1793-1892*, Montréal, Éditions Stanké, 368 p.

Lafontaine, Luce (2007), « Place d'Armes, Montréal. Évolution urbanistique et architecturale », étude réalisée pour la Société de développement de Montréal, 67 p. + annexes.

Lafontaine, Luce (2009), « Place d'Armes, Montréal. Évaluation de l'intérêt patrimonial de l'aménagement de 1960 », étude réalisée pour la Ville de Montréal, 31 p.

Lauzon, Gilles et Madeleine Forget (2004), *L'histoire du Vieux-Montréal à travers son patrimoine*, Sainte-Foy, Les publications du Québec, 292 p.

Lavigne, Suzanne et Nicole Rodrigue, dir. (1995), *Les rues de Montréal. Répertoire historique*, Montréal, Éditions du Méridien, Ville de Montréal, 547 p.

Lessard Michel (1992), *Montréal, Métropole du Québec. Images oubliées de la vie quotidienne 1852-1910*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 303 p.

Lessard Michel, dir. (1995), *Montréal au XX^e siècle. Regards de photographes*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 335 p.

Marsan, Jean-Claude (1974), *Montréal en Évolution. Historique du développement de l'architecture et de l'environnement montréalais*, 2^e édition, Montréal, Éditions Fides, Montréal, 423 p.

Maurault, Olivier (1957), *La Paroisse. Histoire de l'église Notre-Dame de Montréal*, Montréal, Thérien Frères limitée, 318 p.

Michaud, Josette (1991), *Les œuvres du temps. Le Vieux-Montréal*, Montréal, Guérin littérature, 101 p.

Molson, Herbert, dir. (1936), *Molson vous Présente « Le Vieux-Montréal »*, Montréal, Brasserie Molson, 48 p.

Morin, Victor (1942), *Le Vieux Montréal. Fondation, développement, visite*, Montréal, Les Éditions des dix, 43 p.

Musée David M. Stewart (1992), *Mission Montréal. Les congrégations religieuses dans l'histoire de la ville*, Montréal, Éditions Fides, 157 p.

Nolin-Raynauld, Michelle (1997), *L'édifice de la banque de Montréal à la place d'Armes 1845-1901*, Montréal, Les éditions Varia, 157 p.

Pinard, Guy (1988), *Montréal, son histoire, son architecture, Tome 2*, Montréal, Éditions La Presse et Éditions du Méridien, 421 p.

Rémillard, François et Brian Merrett (1990), *L'architecture de Montréal. Guide des styles et des bâtiments*, Montréal, Éditions du Méridien, 222 p.

Robert, Jean-Claude (1994), *Atlas historique de Montréal*, Montréal, Art Global inc. et Éditions Libre Expression, 167 p.

Sitte Camillo (1996) [1889], *L'art de bâtir les villes. L'urbanisme selon ses fondements artistiques*, Paris, Éditions du Seuil, p. 26.

Tessier, Marcel (2000), *Marcel Tessier raconte, Chroniques d'histoire*, Montréal, Éditions de l'Homme, 277 p.

Toker, Franklin (1991), *The Church of Notre-Dame in Montreal. An architectural History*, 2nd edition, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 124 p.

Toker, Franklin (1981), *L'église Notre-Dame de Montréal, son architecture, son passé*, Cahiers du Québec, Collection Beaux-Arts, Lasalle, Les Éditions Hurtubise HMH Limitée, 302 p.

Trépanier, Léon (1968), *Les rues du Vieux-Montréal au fil du temps*, Ottawa, Éditions Fides, 187 p.

Ville de Montréal (1974), *Promenade dans le Vieux-Montréal*, Montréal, Ville de Montréal, Service des relations publiques de la Ville de Montréal, 36 p.